

La Sainte Ignorance

Olivier Roy

La Sainte Ignorance

Le temps de la religion
sans culture

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-0211-1493-5
(ISBN 978-2-02-093266-0, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 35-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Avant-propos

Ce livre n'est pas nécessairement ce qu'il paraît être : l'ouvrage d'un spécialiste de l'islam qui sort de son domaine de compétence pour passer au comparatisme, avec tout ce que cela implique d'amateurisme.

En réalité, mon intérêt pour le christianisme est bien antérieur à celui que je porte à l'islam. Dès 1972, la question des relations entre christianisme, universalisme et culture a été le sujet de mon premier travail universitaire (il était intitulé *Leibniz et la Chine*). Mais, dans cet avant-propos, je voudrais surtout mentionner les trois étapes « prélivresques », antérieures donc à cette première publication de 1972, qui ont préparé le terrain pour *La Sainte Ignorance*.

Tout a commencé au printemps 1965. J'avais quinze ans dans la bonne ville de La Rochelle et faisais partie d'un groupe de jeunesse protestante. Ce milieu offrait pour moi un parfait équilibre entre tout ce que la vie pouvait donner d'intéressant. Nous étions formés à l'étude biblique dans une atmosphère intellectuelle fort libre ; les pasteurs étaient cultivés, nous emmenaient au théâtre, nous faisaient découvrir des livres (et la politique, pour les plus jeunes d'entre eux) ; nous participions

à des camps de vacances où activités sportives et intellectuelles allaient ensemble. Surtout, *surtout*, c'était, à cette époque, un des rares lieux où des adolescents pouvaient vivre en mixité, filles et garçons ensemble, ce qui représentait un net avantage sur l'école laïque ou les rivaux catholiques. Bien entendu, nos pasteurs étaient chargés de veiller à ce que cette promiscuité ne débouche pas sur la transgression, en faisant appel, en bons protestants traditionnels, non pas à l'interdit, mais à notre sens des responsabilités (« Garde-toi pur pour celle qui se garde pure pour toi », et inversement pour les filles). Tout aussi bien entendu nous déployions des ruses plus ou moins subtiles pour contourner le tabou sans remettre en cause ni les valeurs ni les normes explicites d'une sous-culture protestante dans laquelle nous nous reconnaissons. Par exemple, nous avons formé un groupe de danses folkloriques où, au cours de l'année, l'on passa insidieusement de la ronde kibboutzo-kolkhozienne, sur l'air du *Hava Nagila* israélien – favorite du pasteur – au tango argentin (non : ceci n'a rien à voir avec mes positions actuelles sur le conflit israélo-palestinien).

Donc, en ce printemps 1965, nous préparions un camp de vacances itinérant en Bretagne : vélo la journée, campement le soir, études bibliques, chants, débats – et puis le reste. Mon meilleur ami d'alors et moi-même avons glissé dans le paquetage commun une petite tente plus intime où nous comptions bien retrouver nos deux copines, une fois les pasteurs dûment endormis. Étant les premiers en études bibliques, nous bénéficions curieusement d'un préjugé favorable quant à notre sens de la moralité (c'est ça, l'intellectualisme protestant). Mais, deux mois avant le départ, le pasteur nous annonça l'arrivée d'un nouveau : seize ans, issu de la paroisse ouvrière de la ville, visage à la Bernard Giraudeau, il pénétra un jeudi dans le local où nous étions réunis autour d'une

table de ping-pong, en lançant un sonore et enthousiaste « Christ est ressuscité ! ». Ce qui nous parut incongru ne fut pas tant l'énoncé (inscrit dans notre contrat d'adhésion) que l'énonciation. Il y a des moments pour cela, et ce n'était pas le moment. Mais le nouveau, sourire radieux, regard bleu et lumineux, ne se laissa pas impressionner par notre silence : « Frères et sœurs, répondez avec moi : Alléluia ! Christ est ressuscité ! »... Les vacances s'annonçaient mal, car un type comme ça ne pouvait qu'être insomniaque, à l'instar de tous les inspirés. Encore plus inquiétant, l'œil du pasteur s'illumina à son tour : il avait enfin trouvé quelqu'un qui partageait *vraiment* sa foi.

Je venais de rencontrer mon premier évangélique. La Rochelle abritait à l'époque une base militaire américaine et servait de tête de pont aux mormons, témoins de Jéhovah, évangéliques, baptistes, pentecôtistes, adventistes et membres de l'Armée du salut. Les missionnaires américains avaient en particulier trouvé un terrain favorable dans les quartiers ouvriers de Laleu et du port industriel de La Palice. La Mission tzigane (pardon : les « gens du voyage ») montait son chapiteau tous les étés. Bref, le développement de l'évangélisme et des « sectes » se passait sous mes yeux, vingt ans avant qu'il ne devienne un enjeu de société. Ce fut, en quelque sorte, ma première expérience de sociologie participante.

Après un bref conciliabule, nous sommes allés en délégation voir le pasteur, avec un message très simple : « C'est lui ou nous. » Le pasteur choisit fort sagement d'accompagner à vélo le troupeau égaré, plutôt que de marcher avec la seule brebis qui avait trouvé le chemin vers la porte étroite. À moins qu'il ne craignît lui aussi de voir ses vacances gâchées, ce qui reste peu probable car c'était un homme de foi. C'est ainsi que je me vante d'avoir fait partie, à quinze ans, de la

résistance d'une culture protestante traditionnelle à l'offensive évangélique.

Pourtant, quarante ans plus tard, je dois constater qu'il s'agissait d'un combat d'arrière-garde. Les nouveaux venus conciliaient non pas tant la foi et la raison que – c'est beaucoup plus efficace – la foi et la logique. En fait, on a mal traduit l'apôtre Paul quand il parlait de *latreia* (dévotion) *logikê* dans l'épître aux Romains (chapitre 12, verset 1) : cela voulait bien dire dévotion *logique*, et non pas *rationnelle*, encore moins *raisonnable*, comme disent les traductions françaises. Si l'on a la foi, alors elle doit être au centre de notre vie. Et peu importe le savoir et la culture si c'est pour ignorer l'appel du Christ. Je pouvais remballer mon dictionnaire de grec avec lequel je tentais d'impressionner (en vain) les filles lors des études bibliques. Après le croyant rationnel (mon grand-père pasteur), le croyant existentiel (très tendance chez les étudiants en théologie des années 1950), le croyant pédant (votre serviteur, du moins à l'époque), voici venu le temps du croyant logique. Et de la sainte ignorance.

Le lecteur pourrait conclure de cette anecdote que ce livre est un règlement de comptes avec l'évangélisme. Pas vraiment : j'éprouvais en fait plus de perplexité que de ressentiment. De plus, les vacances se passèrent comme prévu : les pasteurs s'endormirent très tôt tous les soirs, ou bien firent semblant (c'était le bon temps, celui de l'implicite : aujourd'hui on dit le non-dit, mais ce n'est qu'une façon de parler).

Simplement, ce garçon dont j'ai oublié le nom resta pour moi une énigme : que l'on pût mourir ainsi me paraissait concevable, mais comment pouvait-on vivre ? Et vivre durablement ? Ce à quoi j'ajouterais maintenant une autre question : est-ce que ses enfants – car il en a

forcément eu – saluent aujourd’hui leurs amis d’un sonore « Christ est ressuscité » ?

La deuxième rencontre fut avec l’universalisme marxiste. C’était bien sûr le Paris étudiant de la fin des années 60, et mon entrée en hypokhâgne dans un lycée où les maoïstes tenaient le haut du pavé (le pavé tout court était laissé aux trotskistes). En cette année scolaire 67-68 (oui, c’est l’année de mai 1968), la classe d’hypokhâgne 2 du lycée Louis-le-Grand avait comme professeur de philosophie François Châtelet. Helléniste truculent, sincère homme de gauche, il regardait nos agitations révolutionnaires avec une ironique sympathie. Il était prêt à braver les matraques de la police pour venir nous récupérer au poste, et n’hésitait pas à mettre sa carrière en jeu pour tenter les nouvelles aventures de la pédagogie, mais, tout en offrant à l’air du temps quelques formulations à la mode, comme les Grecs faisant leurs libations aux dieux de la cité, il ne transigeait jamais sur une chose : la rigueur philosophique.

Aussi, quand un jour le plus brillant d’entre nous (ce n’était pas moi) débuta son exposé sur « Logique formelle et lutte de classes » par la déclaration suivante : « Le président Mao nous enseigne que les idées justes ne viennent pas du ciel, elles viennent du peuple », Châtelet soupira, ajusta ses lunettes, nous fixa du regard et interrompit l’orateur : « Écoutez, les enfants ! Il ne faudrait tout de même pas oublier que la pensée *maotsé-toung* est une pensée prébaconienne » (Francis Bacon est un philosophe anglais qui a vécu de 1561 à 1626). C’était dit poliment et cela eut un effet dévastateur, en tout cas sur moi (d’autres mirent quelques années de plus pour arriver à la même conclusion). Mao prébaconien ? Mao « philosophe de merde » ? Mais alors, cela veut-il

dire qu'une pensée est d'autant plus influente qu'elle est pauvre et péremptoire ? Ça expliquait à l'avance le succès des philosophes de télévision, suivant bien sûr la maxime qui veut que l'histoire, en se répétant, passe de la tragédie à la farce. Mais à l'époque, je ne pouvais accepter une conclusion aussi pessimiste.

Je pris alors l'habitude de partir sur les routes de l'Orient pour fuir cet univers d'imminence révolutionnaire devenu irréel. Mais ce fut pour y retrouver un peu partout les mêmes militants et les mêmes discours, ponctués parfois de rafales de Kalachnikov – un bruitage qui allait servir de musique de fond à ma réflexion philosophique (on ne dit pas « musique de forme », c'est dommage).

C'était, dans le Hadramaout yéménite comme dans le Nouristan afghan, entre deux maquis manqués, la rencontre avec un instituteur exilé dans un petit village, un officier chef de poste qui ne savait trop s'il devait arrêter ou inviter le routard de passage, et surtout l'étudiant, mon frère, mon semblable, de retour dans le hameau de ses parents pour cause de vacances scolaires, entre deux manifestations ou révolutions ratées à la ville. Avec lui nous refaisions le monde, comparions nos stratégies de prise de pouvoir et débattions des capacités révolutionnaires de la paysannerie (toujours sujettes à caution, comme diraient Boumarx et Pécuchski). La différence entre lui et moi, c'est qu'il risquait vraiment sa vie, et que beaucoup comme lui l'y ont laissée.

Ce fut aussi la rencontre, dans un coucou à hélice assurant la liaison Aden-Bombay, d'un étudiant sri-lankais nous annonçant la révolte sanglante et suicidaire de la jeunesse cinghalaise en 1971 (qui en parle depuis ?). Je me suis aussi retrouvé, un an plus tard, distribuant à Paris des tracts en cinghalais pour le compte de la très

belle Chandrika Bandaranaike, en conflit avec Madame sa mère, alors présidente à Colombo (ma motivation était ici infrapolitique, ou, selon le point de vue où on se place, métapolitique). Laquelle Chandrika finit présidente et prit sa mère comme Premier ministre – comme quoi il ne faut jurer de rien. Mais c'est une autre histoire... Je fis passer aussi les œuvres presque complètes de Mao Tsé-toung en persan (après les avoir récupérées auprès du vice-consul chinois de Kaboul, qui se demandait vraiment ce qu'on pouvait faire de ça) à un ami vaguement maoïste de Téhéran, sous le Shah. À l'époque ce n'étaient pas les islamistes qui se lançaient dans la mystique de la violence...

Quel rapport avec la religion ? Millénarisme, mort du vieil homme en soi, vérité absolue et transcendante, universalisme, peur de ne jamais être dans le bon camp – celui des purs... Et dans les milieux les plus radicaux, comme les Khmers rouges, la culture était précisément ce qui empêchait la naissance de l'homme nouveau. Ce souci morbide, pathogène, souvent criminel ou suicidaire, d'éliminer le vieil homme en soi (et dans l'autre) est aussi un trait que l'on retrouvera dans le radicalisme religieux des djihadistes. Faire table rase : il s'agissait bien d'une sainte ignorance.

La dimension religieuse du communisme est avérée depuis longtemps, mais elle était encore plus forte chez les maoïstes ; ce n'est pas un hasard si mon ex-chef de groupe, l'homme de la logique formelle et de la lutte de classes, est aujourd'hui le grand spécialiste de la mystique persane (au moins il ne relève plus ni de la logique, ni de l'ignorance – quant à la sainteté, elle n'est pas de mon ressort), et si notre ex-leader bien-aimé, le « camarade Jean », alias Pierre Victor, alias Benny Lévy, qui se prenait pour Dieu jusqu'à ce qu'il rencontre

quelqu'un ayant plus de prétention au titre, a fini sa vie comme directeur d'une *yeshiva* à Jérusalem, se lamentant régulièrement du temps qu'il avait perdu à « ne pas savoir ». Était-ce bien par ailleurs une question de savoir, c'est une autre histoire... mais l'obscurité de la sainteté, bien plus que sa lumière, n'a cessé de hanter nos parcours.

J'en viens à la troisième étape de ma vie d'étudiant. Je ruminais la réflexion de Châtelet. Si la pensée de Mao Tsé-toung était aussi nulle dans la théorie, pourquoi « soulevait-elle les masses », comme on disait à l'époque ? Pourquoi avait-elle suscité une affaire aussi invraisemblable que la Révolution culturelle en Chine ? Peut-être y avait-il dans le maoïsme une dimension culturelle proprement chinoise qui rendait oiseuses les raisons qui nous poussaient à l'adopter au nom de l'internationalisme prolétarien ? Après celle de la religion, je rencontrais l'énigme intellectuelle de la culture, que je retrouvais d'ailleurs sur la route à chaque passage de frontière. Je décidai donc d'apprendre le chinois. Après trois ans de cours du soir à l'université de Paris-VII, notre professeur m'annonça que j'avais atteint le niveau minimum requis en Chine pour les paysans moyens de la couche inférieure, soit la maîtrise de 750 caractères (sur 49 000), ce qui pour lui, formé en Chine communiste, était plutôt un compliment. En savoir plus aurait sans doute dénoté une arrogance de classe. Quant à notre enseignant de langue classique, au parcours identique et devenu garde rouge mimétique, il nous avait fait travailler les textes du Grand Timonier (à la portée d'un paysan moyen de la couche inférieure) au lieu de ceux de Confucius (mais je me rattrapais dans les bibliothèques). La conclusion (la mienne cette fois) était

sans appel : il y avait bien dans la langue du *Petit Livre rouge* des clichés, des proverbes et des locutions qui renvoyaient à la sagesse populaire chinoise, comme pourraient le faire des allusions aux fables de La Fontaine dans un discours politique en France, mais nulle sagesse secrète, alchimie des caractères chinois, mystère de la dialectique taoïste ou subtilités de joueur de go. Il y a aussi des ignorances séculières que la religion n'explique pas !

Seulement voilà : l'agrégation approchait et il fallait bien, pour passer ma maîtrise, que je trouve un lien entre mes études de philosophie et ces années passées à faire du chinois, du persan et de la route. En suivant les cours d'Yvon Belaval, capitaine au long cours devenu philosophe (ou l'inverse), je découvris que G. W. Leibniz (1646-1716) s'était passionné pour la Chine. Un philosophe rationaliste luthérien (et allemand) soutenant des missionnaires jésuites (italiens et français) en butte aux tracasseries du Vatican au sujet de rites religieux en Chine mandchoue ! Le même philosophe cherchant dans l'écriture chinoise les clés de la langue universelle, dans la « religion » chinoise une théologie rationnelle, et finalement dans le Yi-King taoïste la première table de calcul binaire... En travaillant là-dessus, donc, j'étais sûr de ne pas m'ennuyer.

La querelle des rites inaugurait un débat moderne. Les autorités impériales chinoises, au XVII^e siècle pas plus qu'au XXI^e, ne s'intéressaient pas à la théologie chrétienne, elles voulaient simplement que tout le monde satisfasse au culte de l'empereur, culte conçu ici comme une simple « religion civique », c'est-à-dire une adhésion morale à l'ordre politique et aux valeurs de l'empire ; cela n'avait rien à voir avec la défense d'une religion officielle. Ce qui était en jeu, c'est la question même de la laïcité aujourd'hui : une religion ne saurait

opposer ses propres principes à ce qui fonde une communauté politique. Les jésuites, laïcs avant la lettre, n'ont donc cessé de défendre, face au Vatican, l'idée que les rites chinois relevaient simplement d'une sorte de serment de loyauté et non d'un culte idolâtre. Les Missions étrangères, à la fin suivies par le Vatican, affirmaient au contraire que les jésuites, en honorant l'empereur et en utilisant, pour nommer Dieu, le caractère chinois désignant le Ciel, escamotaient alors le Dieu de la Bible et son fils Jésus-Christ.

Le vieux thème de « logique formelle et lutte de classes » me revint, en tout cas par la bande : comment penser une vérité absolue ? Peut-on ramener la religion à la culture ou à la raison, ou bien affirme-t-elle son irréductible et menaçante transcendance ? Pour Leibniz, il s'agissait d'établir une théologie rationnelle, acceptable par tous et déjà présente dans toutes les grandes religions du monde ; il ramenait religions et cultures à la raison universelle. Pour ses opposants, c'était ignorer la centralité de la figure du Christ – qui fait par définition l'essence même du christianisme. Or la figure du Christ n'est pas un théorème rationnel : c'est un événement, un surgissement, une présence, et ici la foi l'emporte sur la raison (c'était l'argument de Pascal qui préférait le Dieu d'Abraham à celui des philosophes, et c'était celui du jeune évangélique de La Rochelle). Le christianisme, comme toute religion, n'est pas soluble dans la philosophie et se situe au-delà des cultures où l'historien comme l'anthropologue voudraient le ramener.

Ni philosophie ni culture, mais rappel constant d'une transcendance, irréductible au monde et qui fonde l'ordre du monde : comment penser la religion dans l'ordre social ? Peut-on la ramener dans le cadre des autres systèmes symboliques (la culture) ? Peut-elle se développer dans son propre champ (le privé, la commu-

AVANT-PROPOS

nauté de foi ou bien un autre monde, dans un autre espace) sans entrer en conflit avec les autres systèmes symboliques ? Faut-il imposer le mur d'airain de la séparation, faute de trouver une entente avec l'homme de foi, de grande foi ? Toute religion, ou plus exactement tout croyant fait un choix de ce type : peut-on interrompre une partie de ping-pong en lançant « Alléluia, Christ est ressuscité ! »... en attendant mieux (ou pire). Il se trouve qu'aujourd'hui c'est cette dernière attitude qui caractérise ce que l'on appelle (à tort, on le verra) le « retour du religieux ». Alors, comment penser ce défi du religieux ?

Tout ceci se passait il y a plus de trente ans. Depuis j'ai un peu travaillé, lu ce que j'ai pu et beaucoup voyagé. Avec quel espoir ? Quitter la sainte ignorance pour un savoir un tant soit peu plus gai ? Rira bien qui rira le dernier.

INTRODUCTION

Modernité, sécularisation et retour du religieux

Pourquoi des dizaines de milliers de musulmans en Asie centrale deviennent-ils chrétiens ou témoins de Jéhovah ? Comment une Église protestante évangélique peut-elle s'enraciner au Maroc et en Algérie ? Pourquoi l'évangélisme protestant fait-il une percée extraordinaire au Brésil (25 millions de membres en 2007) ou en Afrique de l'Ouest ? Comment expliquer que la religion qui croît le plus vite dans le monde soit le pentecôtisme ? Pourquoi le salafisme radical attire-t-il des jeunes Européens, blancs ou noirs ? Comment se fait-il qu'Al Qaida soit l'organisation « islamique » qui compte le plus fort pourcentage de convertis ? Inversement, pourquoi l'Église catholique a-t-elle tant de mal à garder ses ouailles et voit-elle le nombre de vocations chuter en Occident ? Comment se fait-il que les défenseurs de la tradition anglicane conservatrice soient aujourd'hui nigériens, ougandais ou kényans, alors que le primat de l'Église anglaise, Rowan Williams, approuve et l'usage de la *charia* pour le droit civil des musulmans britanniques et l'ordination de prêtres homosexuels ? Pourquoi les orthodoxies slaves sont-elles, à l'inverse du protestantisme, repliées sur les identités nationales, tout comme l'hindouisme ?

Pourquoi le bouddhisme fait-il une percée en Occident ? Pourquoi l'exacerbation idéologique de la religion en Iran conduit-elle à une sécularisation de la société civile ? Pourquoi la Corée du Sud fournit-elle, en proportion de sa population, le plus grand nombre de missionnaires protestants dans le monde (elle vient, en chiffres absolus, juste après les États-Unis) ? La théorie du clash (ou du dialogue) des civilisations ne permet pas de comprendre ces mouvements tectoniques qui brouillent les cartes, les territoires et les identités, et cassent les liens traditionnels entre religion et culture. Que se passe-t-il quand les religions se détachent de leurs racines culturelles ? Ou plus simplement, comment se fait-il que ce soient les religions qui semblent aujourd'hui porter les reclassements identitaires ?

Deux thèses s'affrontent dans le dernier quart du xx^e siècle : l'une voit dans la sécularisation un processus inéluctable, à la fois condition et conséquence de la modernité, l'autre constate ou salue le retour du religieux, perçu soit comme protestation contre une modernité aliénante ou illusoire, soit comme forme différente d'entrée dans la modernité. Ce débat n'est pas purement intellectuel : il est, en France, au cœur du conflit sur la laïcité. Faut-il imposer la laïcité contre le religieux, au besoin au détriment de la liberté individuelle, ou bien le renouveau religieux n'est-il qu'un reflet de la diversité, de la richesse et de la liberté humaine ?

Or il y a un grand malentendu dans ce débat : la sécularisation n'a pas effacé le religieux. En détachant le religieux de notre environnement culturel, elle le fait apparaître au contraire comme du pur religieux. En fait, la sécularisation a fonctionné : ce à quoi nous assistons, c'est à la reformulation militante du religieux dans un

601. Au dos de nos images, *par Luc Dardenne*
602. Une place pour le père, *par Aldo Naouri*
603. Pour une naissance sans violence, *par Frédérick Leboyer*
604. L'Adieu au siècle, *par Michel del Castillo*
605. La Nouvelle Question scolaire, *par Éric Maurin*
606. L'Étrangeté française, *par Philippe d'Iribarne*
607. La République mondiale des lettres, *par Pascale Casanova*
608. Le Rose et le Noir, *par Frédéric Martel*
609. Amour et justice, *par Paul Ricœur*
610. Jésus contre Jésus, *par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur*
611. Comment les riches détruisent la planète, *par Hervé Kempf*
612. Pascal, *textes choisis et présentés par Philippe Sellier*
613. Le Christ philosophe, *par Frédéric Lenoir*
614. Penser sa vie, *par Fernando Savater*
615. Politique des sexes, *par Sylviane Agacinski*
616. La Naissance d'une famille, *par T. Berry Brazelton*
617. Aborder la linguistique, *par Dominique Maingueneau*
618. Les Termes clés de l'analyse du discours
par Dominique Maingueneau
619. La grande image n'a pas de forme, *par François Jullien*
620. «Race» sans histoire, *par Maurice Olender*
621. Figures du pensable, Les Carrefours du labyrinthe VI
par Cornelius Castoriadis
622. Philosophie de la volonté 1, *par Paul Ricœur*
623. Philosophie de la volonté 2, *par Paul Ricœur*
624. La Gourmandise, *par Patrick Avrane*
625. Comment je suis redevenu chrétien, *par Jean-Claude Guillebaud*
626. Homo juridicus, *par Alain Supiot*
627. Comparer l'incomparable, *par Marcel Detienne*
629. Totem et Tabou, *par Sigmund Freud*
630. Malaise dans la civilisation, *par Sigmund Freud*
631. Roland Barthes, *par Roland Barthes*
632. Mes démons, *par Edgar Morin*
633. Réussir sa mort, *par Fabrice Hadjadj*
634. Sociologie du changement
par Philippe Bernoux
635. Mon père. Inventaire, *par Jean-Claude Grumberg*
636. Le Traité du sablier, *par Ernst Jüing*
637. Contre la barbarie, *par Klaus Mann*
638. Kant, *textes choisis et présentés*
par Michaël Fœssel et Fabien Lamouche
639. Spinoza, *textes choisis et présentés par Frédéric Manzini*
640. Le Détour et l'Accès, *par François Jullien*
641. La Légitimité démocratique, *par Pierre Rosanvallon*
642. Tibet, *par Frédéric Lenoir*

643. Terre-Patrie, *par Edgar Morin*
644. Contre-prêches, *par Abdelwahab Meddeb*
645. L'Éros et la Loi, *par Stéphane Mosès*
646. Le Commencement d'un monde, *par Jean-Claude Guillebaud*
647. Les Stratégies absurdes, *par Maya Beauvallet*
648. Jésus sans Jésus, *par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur*
649. Barthes, *textes choisis et présentés par Claude Coste*
650. Une société à la dérive, *par Cornelius Castoriadis*
651. Philosophes dans la tourmente, *par Élisabeth Roudinesco*
652. Où est passé l'avenir?, *par Marc Augé*
653. L'Autre Société, *par Jacques Généreux*
654. Petit Traité d'histoire des religions, *par Frédéric Lenoir*
655. La Profondeur des sexes, *par Fabrice Hadjadj*
656. Les Sources de la honte, *par Vincent de Gaulejac*
657. L'Avenir d'une illusion, *par Sigmund Freud*,
658. Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci
par Sigmund Freud
659. Comprendre la géopolitique, *par Frédéric Encel*
660. Philosophie arabe
textes choisis et présentés par Pauline Koetschet
661. Nouvelles Mythologies, *sous la direction de Jérôme Garcin*
662. L'Écran global, *par Gilles Lipovetsky et Jean Serroy*
663. De l'universel, *par François Jullien*
664. L'Âme insurgée, *par Armel Guerne*
665. La Raison dans l'histoire, *par Friedrich Hegel*
666. Hegel, *textes choisis et présentés par Olivier Tinland*
667. La Grande Conversion numérique, *par Milad Doueïhi*
668. La Grande Régression, *par Jacques Généreux*
669. Faut-il pendre les architectes?, *par Philippe Trétiack*
670. Pour sauver la planète, sortez du capitalisme, *par Hervé Kempf*
671. Mon chemin, *par Edgar Morin*
672. Bardadrac, *par Gérard Genette*
673. Sur le rêve, *par Sigmund Freud*
674. Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale
par Marcel Hénaff
675. L'Expérience totalitaire. La signature humaine 1
par Tzvetan Todorov
676. Manuel de survie des dîners en ville
par Sven Ortoli et Michel Eltchaninoff
677. Casanova, l'homme qui aimait vraiment les femmes
par Lydia Flem
678. Journal de deuil, *par Roland Barthes*
679. La Sainte Ignorance, *par Olivier Roy*
680. Alexandre Jollien, La Construction de soi
par Alexandre Jollien